

L'éthique de la situation minoritaire

par Christian Saint-Germain

Omnis determinatio est negatio

Spinoza.

I don't care to belong to a club that accepts people like me as a member.

Groucho Marx ¹

Notre essai ne tend pas à proposer une reclassification ou une requalification des groupes sectaires en fonction du contenu de leur croyance ou à reprendre la sémiologie fine qui permet de distinguer une secte d'une Église. Nous ne sommes pas plus enclin à revisiter les sectes sous l'angle de l'exégèse des écarts de déviance type par rapport à une structure symbolique plus rigide, cette dernière formant éventuellement un délire plus rigoureux. La supériorité des croyances instituées ne repose pas davantage sur quelques contenus avérés, que sur des propriétés sociales sédatives, dont les effets ou encore la « demi-vie médicamenteuse » si l'on peut dire, symbolique, apparaissent plus longs dans le corps social ou à l'esprit de la majorité de leurs usagers. Croire implique un désir si profond, une commune défense des êtres humains, qu'il n'est pas opportun ici de discuter de la valeur des contenus variés, des prothèses langagières complexes qui permettent à chacun de traverser sans trop de terreurs l'opacité de la vie humaine. Notre na-

¹ « Je ne voudrais pas appartenir à un club qui accepterait comme membre des gens comme moi ». Une autre traduction, plus suggestive celle-là, dans notre contexte, pourrait se lire comme suit : je ne ferais pas confiance à un groupe qui m'accepterait comme l'un de ses membres.

vigation d'existence se fait tour à tour avec bouées de sauvetage et boucliers éphémères de matières diverses, nous vivons d'expédients.

La paille sectaire dans l'œil déjà larmoyant des médias

Cette approche ne vise pas non plus à justifier ou à encourager l'existence des sectes quelles qu'elles puissent être. À vrai dire, elle ne s'intéresse même guère aux contenus pas plus d'ailleurs qu'aux effets parfois dévastateurs sur l'équilibre psychique de ceux qui ont décidé d'obéir à un chef quel qu'il soit. Dans ce dernier cas toutefois, il importe de rappeler que la décision de suivre une figure autoritaire ou séductrice n'est pas l'apanage du moment sectaire. Les flambées meurtrières du 20^e siècle ont bien établi la malléabilité de «normopathes», d'individus moyens, bien intégrés, redoutables exécutants à la tête froide et au sommet d'implacables meutes administratives.

Notre apparente indifférence quant aux éventuelles retombées sectaires meurtrières ne tient cependant pas à une des formes du cynisme post-moderne. À la question de savoir si les sectes constituent un danger il faudrait pouvoir répondre : peut-être. Mais leur absence constituerait un danger encore plus grand. Cela signifierait, entre autres, qu'il n'est plus pensable de s'associer librement dans l'espace public. Que les formes massivement programmées de l'indifférence privée (fuite dans le cyberspace, déréalisation de tous les événements sous la forme d'un spectacle télévisuel, dispositif pharmaceutique de tranquillisants jusqu'aux nouvelles générations d'antidépresseurs récréatifs) ont réussi à produire une atomisation si parfaite des individus, qu'elles les ont, de ce fait, finalement dissuadés de s'engager dans toute participation significative à la

vie sociale. Jusqu'où peut-on d'ailleurs aller dans la passivité et l'individualisme tout en continuant de parler de communauté humaine ?

Pour aborder ce thème, il faudrait qu'il soit loisible de poser autrement la question de départ: les sectes, un danger pour qui ? Qu'est-ce qui dans la vie sociale actuelle est mis en péril par la libre association d'individus autour d'une idée (fût-elle délirante), d'un projet ou encore, au simple titre de formation réactionnelle, afin de résister à une tendance sociale empruntée par la majorité ? Les sociétés modernes démocratiques sont-elles encore à même de mettre en garde ou de protéger contre les dangers de leur propre laxisme dans l'administration des innovations technologiques ? Comme si un déficit commun de l'attention sociale reliait chacun à son téléviseur dans une perpétuelle recherche d'auto-stimulation, déficit par ailleurs désormais chimiquement réprimé chez l'enfant d'âge scolaire. Nous passons un temps important à expliquer médicalement la violence ordinaire pour ne pas dire que nous haïssons le mouvement ; l'image agit dans l'espace concret, voire les doublures gênantes de nos vaines agitations. Une carrière de somnambule doit en effet, très tôt, se préparer.

La boîte noire des peurs

Cela participe d'un réflexe commode d'identifier une charge de violence à l'extérieur de soi, les sectes s'y prêtent admirablement. N'auraient-elles jamais existé, qu'il aurait fallu les inventer, au même titre d'ailleurs qu'il est nécessaire à l'industrie de la répression, afin de maintenir effectifs et budgets, d'alimenter constamment des craintes autour de la drogue, de la délinquance, de la violence, même si l'occurrence statistique de ces faits sociaux devait être en notable régression.

Pourtant, n'est-ce pas là un trait « groupal » commun, une conséquence naturelle à l'addition d'individus dans un même espace, que de se constituer spontanément en accélérateurs de particules de haine, en vecteurs de violence gratuite ? En Europe, une banale partie de soccer peut tourner à l'hécatombe, sans que ne soit pour autant impliqué le moindre discours eschatologique ou préparatoire à l'apocalypse. Plus modestement encore — c'est notre ordinaire — chacun sait que la réunion d'une assemblée de pairs qui se voient conférer le pouvoir d'évaluer un collègue isolé, peut elle aussi dégénérer dans des formes de vexations, il est vrai, plus modestes.

Les groupes humains, même observés à l'occasion, dans un contexte paisible, n'échappent guère aux stratégies ou aux alternatives simiesques d'inclusion-exclusion de leurs membres ni à l'agression immotivée. On peut d'ailleurs imaginer l'origine des associations humaines mues, non par la recherche des plaisirs délicats procurés par des relations de bon voisinage, mais comme le plus simple moyen de maintenir des systèmes de guets et d'espérer dissuader par ce moyen — par la force du nombre — l'irruption hostile de bandes étrangères.

L'étonnement ou encore l'inquiétude apparente manifestée à l'endroit de la violence sectaire participe d'abord, du point de vue social, d'une amusante hypocrisie collective, ensuite, plus sérieusement cette fois, d'un symptôme. Nous nous attardons ici au symptôme du refoulement sectaire, en ce qu'il représente une tentative de passer sous silence la violence indifférente ordinaire. Comme si les sectes ne servaient que de cache-misère aux contraintes quotidiennes, constituaient des objets phobiques pour aussitôt ensuite se prêter par le contenu des croyances affichées à la fonction de

boucs émissaires des médias. Le psychanalyste Daniel Sibony suggère pourtant à cet égard que:

« Cette société exerce une violence inouïe pour fonctionner: ceux qui ne se laissent pas *formater* — ou ne sont pas assez rusés pour feindre de l'avoir été — sont déformés ou éjectés. [...] De sorte que le fantasme d'une vie sans heurt et sans rupture - discours plat, humeur égale - se paie de ce que des corps réels sont mis hors jeu, en silence »².

Le fonctionnement sectaire ne va pas, lui, sans heurts. L'implosion sectaire, lorsqu'elle se produit, engage à sa suite plus que ne saurait le faire le démantèlement d'une association de malfaiteurs. La plupart des citoyens sont parcourus par la forme construite d'un frisson médiatique, surtout si la secte était porteuse d'une utopie religieuse aussitôt comprise comme la forme atavique de croyances morales désormais inutilisées pour la survie du plus grand nombre.

L'esprit critique exacerbé à cette occasion par les médias porterait davantage à conséquence s'il visait justement, et cela d'une manière constante, l'ensemble des phénomènes idéologiques dans l'espace social. Or, tel n'est pas le cas. Tout indique que l'autopsie du fonctionnement sectaire ne pousse aucun des commentateurs à s'éloigner, un tant soit peu, d'un jugement moral primaire et ne s'intéresse jamais ni au très haut niveau de conditionnement économique dans lequel fonctionne et se laisse continûment manipuler le consommateur ni même aux raisons de la « coagulation » sectaire.

² Daniel Sibony, *Violence Traversées*, Paris, Seuil, 1998, p. 73.

Phagocytose et inflammation

Dans la recherche violente d'une réassurance identitaire, les groupes tendent à supprimer toutes les formes adverses « d'adhérences », jadis de manière quasi-médicale (par inquisition et extirpation de l'hérésie) et, encore aujourd'hui, par le bras séculier des médias. C'est l'histoire de ce traitement « anticoagulant » ou de cette « médecine sociale » qui fascine à l'ère du relativisme.

L'opération de dénigrement consiste à prétendre que les adhérents se sont fait « embarquer » et que les membres de la société dans leur indifférence ou dans leur cynisme à l'endroit de toutes les formes de mobilisation, même minimale, ont plus que jamais raison de conserver leur quant-à-soi télévisuel. Le sens commun des indifférents est alors platement opposé à la foi naïve des fanatiques. Dans ce contexte, cette situation des majorités silencieuses et froides qui réclament une dose toujours plus grande de divertissement des médias pour s'émouvoir, force dorénavant les observateurs à mesurer l'état des narcolepsies individuelles plutôt que l'exigence des implications urgentes, lors même qu'il s'agit de l'intérêt immédiat des sujets. Le sociologue Erving Goffman, notait non sans une certaine ironie que :

« Celui qui voudrait lutter contre l'aliénation et éveiller les gens à leurs véritables intérêts aura fort à faire, car le sommeil est profond. Mon intention ici n'est pas de leur chanter une berceuse, mais d'entrer sur la pointe des pieds et d'observer comment ils ronflent »³.

Les médias agissent comme d'invisibles solutés préparant la consommation de masse et contrôlant l'arc ré-

³ Cité dans Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Hachette Littérature, 1995, p. 11.

flexe des consciences individuelles. Une sorte de commensalisme dans la consommation s'installe indistinctement entre les médias qui tout à la fois annoncent, décrivent et conseillent le relâchement de la pensée critique autonome. Les médias prédisposent au sommeil, les représentants sectaires frappent aux portes le matin. Une antinomie procédurale les condamne à un dialogue de sourds.

Planer sous effets d'écritures

Il s'agit de penser la dialectique de l'entre-soi et du non-soi, d'éviter de tenir pour un corps étranger ou extravagant ce qui peut constituer à notre insu notre pratique même. C'est d'abord l'effort de construction d'une néo-réalité langagière par l'invention d'invisibles frontières qui intrigue dans la manifestation sectaire. Encore que, la frontière instaurée par les langages des spécialistes, la rareté des énonciateurs autorisés se rapprochent de l'effort de classement hiérarchique des initiés dans d'autres domaines de la vie sociale.

En quoi, par exemple, une théorie physique moderne dont l'objet échappe à l'expérimentation en raison de sa complexité, de son caractère cosmique, et reste partagée par un îlot de spécialistes, est-elle différente des bricolages d'écriture grâce auxquels se regroupent une troupe d'énergumènes enclins à l'illumination? Le fait de se reconnaître et d'essayer de se donner de l'importance à travers le maniement corporatif d'une langue commune ne saurait être assimilé, comme nous le savons bien nous mêmes, à un trait sectaire...

Ne jamais omettre de penser la mêlée des hommes violents

En fait, la violence sectaire n'est pas d'une autre nature que celle qui tient ensemble un groupe plus large. L'être-ensemble jusqu'à maintenant présuppose l'exclusion ou encore ne se construit que sur la soustraction forcée de membres désignés. *La secte agace dans la mesure où elle reproduit, sous un mode volontaire, et donc non inconscient, le geste fondateur des limites violentes des groupes.* Elle décide de son plein gré de faire bande à part avant même qu'on ne la chasse tout en restant attachée par une sorte de double contrainte. Ce qui fait demander à la psychanalyste Michèle Bertrand : « qu'est-ce qui pousse un sujet à s'identifier à un groupe qui demande sa reconnaissance sur la base d'une exclusion ? »⁴.

Cette double contrainte rappelle le statut logique de la proposition initiale formulée par Groucho Marx, selon laquelle il ne fait jamais bon vivre dans un groupe qui vous intègre, car ce dernier finalement vous contraint, ne serait-ce que par ce geste d'inclusion même. Le statut de l'intellectuel ne commande-t-il pas d'ailleurs de se situer obligatoirement à l'intersection des forces qui incluent et excluent; dans un rapport indécidable d'appartenance, dissident professionnel des vérités souhaitées par les majorités, apatride méthodique ?

C'est toute la question de la représentation sociale d'une menace qui traverse les esprits alors que la formation sectaire n'est qu'un simple moment transmuté – certains pourraient penser à un déchet radioactif – un « déchet de la jouissance » violente ordinaire des

⁴ Michèle Bertrand, « La fascination sectaire », dans Paul Denis, Jacqueline Schaeffer Dir., *Sectes*, Débats de psychanalyse, Revue Française de Psychanalyse, Paris, 1999, P. U. F. , pp. 93-99, p. 94.

groupes. Il importe de rompre avec cette perception naïve d'une masse comprise comme un corps pacifique et de l'opposer à ses agrégats, « à ces cristaux de masse⁵ », dirait Elias Canetti, pour enfin voir le phénomène sectaire sous un tout autre angle. Une masse d'individus n'est pas un terrain neutre sur lequel arriveraient des accidents sectaires: ce n'est qu'un régime stabilisé de violence. En terme géologique, dans un cas, il en va d'une couche de sédimentations inconscientes, dans l'autre, d'un magma instable susceptible de s'éteindre de lui-même ou de consumer ses promoteurs.

En fait, la susceptibilité allergène aux sectes donne plus à penser que ne devrait le faire l'analyse de la pauvreté des contenus intellectuels autour de laquelle se fédèrent des individus fragiles. Il devient nécessaire plus que jamais d'apprivoiser ce paradoxe: l'appétit de sécurité des communautés humaines est coextensif de leur insensibilité à l'égard de leur pouvoir d'exclusion, de leur insouciance cruelle dans la production des inégalités économiques.

S'inquiéter de l'apparition de sectes serait comme si, du point de vue de l'hématologie, l'on concevait le phénomène de la coagulation comme faisant peser une menace réelle à la santé des corps.

Il arrive en effet que ce processus s'altère, qu'il produise par précipitation de dangereuses obstructions, des caillots, de dévastateurs accidents de la circulation sanguine, mais ce processus naturel ne saurait, en lui-même, être compris comme un excès ou un déficit, bien au contraire. À moins bien sûr, de vouloir faire carrière comme «brancardier» de la croyance trompée ou consultant professionnel en dé-sectarisation des en-

⁵ Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1966, p. 15.

treprises, un anti-guru, en fait, un guru de la non-croyance dans un contenu sectaire spécifique. La psychanalyse devrait d'ailleurs prêter attention à ce singulier phénomène de désabusement incarcéré à nouveau, cette fois dans la non-croyance ou dans ses produits dérivés.

Ce moment de la réversibilité décrit bien l'impasse de l'investissement, la duplicité du croire qui ne produit jamais d'innocents de leur propre croyance ou encore que de dangereux innocents. De toutes les mimiques désagréables que prend la facticité humaine, le scénario de la victime qui en est « sortie » pour recevoir le support gratifiant de ceux qui ne croient en rien n'est pas le moins désagréable à observer. Cela ne tient pas au fait qu'un secret a été rompu ou qu'une trahison a été perpétrée mais que le contrat sectaire implique une volonté de s'associer, une décision libre et éclairée. Cette liberté de choix n'est pas consentie aux citoyens qui tenteraient de refuser de payer une cotisation syndicale ou de ne pas verser des impôts à un gouvernement qui n'arrive plus, par exemple, à les soigner adéquatement.

Pour reprendre la métaphore circulatoire, il importe ici de penser, comme la plus étrange des « potions » administrées au corps social, les déclencheurs de la « liance » sociale et leurs antagonistes, l'hémophilie diffuse provoquée, l'anémie pernicieuse déconsidérant désormais indistinctement toutes les formes précurseurs de la coagulation associative. En théorie, une secte reste la manifestation extérieure d'un effort désespéré pour échapper à la recapture majoritaire et à ses institutions. À cet égard, il suffit d'expérimenter le désir de ne pas envoyer ses enfants dans une école publique et de proposer un enseignement alternatif pour rencontrer d'importantes résistances de la part de

l'environnement scolaire bureaucrate. La secte est un moment précieux de la vie sociale qui empêche que ne se referment les interstices de liberté qui préserve la possibilité des écarts, des marges de manœuvres ultérieurement consenties aux individus face aux autorités.

L'*horror autotoxicus* : les limites du sens commun

La métaphore de l'immunité peut demeurer évocatrice en ce qu'elle met en scène le mouvement de navette involontaire, la délimitation corporelle du soi et du non-soi. Le modèle de l'«horreur auto-toxique» jette une lumière crue sur le fait qu'il arrive que le corps humain s'attaque dans un moment de surchauffe ou d'inflation immunitaire à ses propres organes, qu'il ne reconnaisse plus son intérêt. Il arrive qu'il faille, pour soigner un organisme, le protéger contre lui-même

En pratique, les limites aux libertés publiques ne sont jamais mieux gardées — et cela au bénéfice même de la majorité — que par ceux qui se sont résolument décidés à se poser autrement dans l'espace social. Il y a une exigence purement structurelle à défendre le corps social contre lui-même, contre son désir d'aseptisation radicale des différences. Qu'il agisse, pour ce faire, dans le sens d'un refoulement des différences par l'utilisation de mots couverts, par euphémisation ou par la naissance de désignations politiquement correctes de l'Autre (malentendant, personne de couleur etc.) ou plus brutalement, par le souhait de ne plus jamais être inquiété comme majorité, de dormir plus profondément encore.

À cet égard, l'histoire d'une institution habitée par le sens commun des fidèles a bien rencontré, à ses actuels dépens, les limites d'un consensus général ou plutôt

touche désormais les dividendes amères de l'absence de foyers de contradiction. L'Église catholique dans la suppression réussie des hérétiques a en effet ramené au niveau zéro l'intensité de ce qui se développait dans les périphéries de ses constructions dogmatiques, la faune ou la flore conflictuelle participant de l'abondance de la ferveur sociale du croire. Elle est devenue, au terme actuel de ces transactions violentes à l'encontre des corps étrangers à sa doctrine, le fétiche d'elle-même. C'est que l'immunité extrême débouche sur une intégrité cadavérique et, à cet égard, force nous est de constater que peu de cadavres parviennent à s'enrhumer.

Un corps, pour rester vivant, doit rencontrer des résistances dont la disparition par un zèle exterminateur présage plus que des infections opportunistes mais la mort de ce corps même. Peut-être faudrait-il garder à l'esprit que l'inversion relativiste a tendance elle aussi à gommer plus subtilement toutes les différences. La nécessité vitale réside dans la maintenance de l'ennemi de ses propres convictions ne serait-ce que pour mieux résister à leur fléchissement dans la durée.

C'est que la pensée unique, la standardisation — le formatage — de tous les comportements marquent la finalité de la plupart des bureaucraties et la manière d'y faire échec consiste précisément à soutenir, au-delà des inconforts évidents que peuvent représenter les contenus sectaires, les initiatives minoritaires.

Dans le meilleur des cas, l'isolat sectaire se présente le plus souvent comme l'incarnation d'une partie du corps social qui, prise d'un sursaut, se refuserait à l'assimilation d'une majorité de dormeurs, capables de s'inquiéter des sectes, mais insensibles à la dégradation de leur environnement, de leurs aliments, des écarts économiques croissants etc. Il importe de résister à la

localisation trop facile des ennemis de la vie démocratique.

Il n'y a aucun crime à vouloir se désolidariser, par quelque moyen non-violent que ce soit, à l'alliance des intérêts économiques qui visent à réduire les décisions des sujets de droit à la simple expression de choix de consommateurs. Un destin d'« agent provocateur » de la vie sociale, assimilable au membre d'une secte, attend l'intellectuel contemporain pour peu qu'il soit résolu à ne pas simplement répéter les mots d'ordre des institutions qui le commanditent. Les moyens empruntés par les pouvoirs, tels que nous l'enseignent les événements chinois récents, pour réprimer les sectes, participent du même acharnement vulgaire que ceux-là encore utilisés à l'encontre de la liberté de pensée et d'association. Le pouvoir, lorsqu'il n'a aucun compte à rendre, ne distingue pas ni ne s'embarrasse de distinctions ou de subtilités quant à la nature intrinsèque des croyances qui s'opposent à lui. La répression d'un groupe criminalisé ne commande pas plus de doigté de la part des autorités en regard des libertés civiles que la persécution bien québécoise de Frank Roncarelli. Ces intolérances des pouvoirs à l'égard des convictions intimes des sujets devraient nous conduire à la plus grande circonspection avant de joindre notre assentiment à ceux qui condamnent en général le phénomène sectaire.